

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						



LA SAINTE FAMILLE

D'après le tableau de Carl Müller.



Sommaire du Numéro de Mars 1900.

Pensée dominante : Invoquer et imiter saint Joseph dans nos adorations et dans nos communions. — Les trois regards. — L'Hostie sauvée des eaux. — L'éducation eucharistique des enfants (*suite et fin.*) — Le calvaire de Martinswand. — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Un Dimanche au Canada en 1636. — *Panis Vivus* cantique, (*suite et fin.*) — Sujet d'adoration : Vertus chrétiennes : Le divin modèle de l'Humilité. — Apparition de l'Enfant-Jésus dans l'Hostie, à Syracuse, Etats-Unis, le 21 mars 1898. — Traits et exemples.

PENSÉE DOMINANTE

pour le Mois de Mars 1900.



Invoquer et imiter Saint Joseph dans nos adorations
et dans nos communions.



SAINT Joseph est le puissant protecteur des âmes adoratrices en même temps qu'il est leur parfait modèle ; car c'est un fait que nous obtenons plus sûrement par l'entremise des saints les grâces des vertus qu'ils ont spécialement pratiquées pendant leur vie.

La vie de recueillement de saint Joseph à Nazareth dans la compagnie de Jésus et de Marie fut une vie d'adoration.

Dès sa venue en ce monde, Jésus renfermé dans le sein de Marie comme dans un ciboire vivant, voulut avoir deux ado-

rateurs, Marie et Joseph. Dès que l'Ange eût éclairci le doute qui tourmentait ce bon saint au sujet des merveilles opérées en sa céleste épouse, saint Joseph ne cessa d'adorer Jésus dans son sein.

Quand le Verbe fait chair se fut manifesté à Bethléem, saint Joseph et Marie l'adoraient perpétuellement : il était alors exposé à leurs yeux. Il fallait que l'humanité fût toute entière représentée aux pieds de Jésus-Christ dans ces deux saints : certes, Adam et Ève étaient bien remplacés !

A Nazareth, saint Joseph travaillait le jour, il fallait qu'il sortît quelquefois au dehors pour les besoins de son travail ; mais quand le soir le ramenait à la maison, il passait la nuit tout entière dans l'adoration, oubliant la fatigue dans le bonheur de contempler les trésors de la divinité cachés en Jésus.

Sa foi perceait les vêtements grossiers de Jésus ; éclairée par la lumière divine, elle voyait d'avance tous les états par lesquels passerait Jésus : saint Joseph les adorait tous et s'unissait à la grâce de tous ces mystères. Il a adoré Notre-Seigneur dans sa vie cachée ; il l'a adoré d'avance dans sa vie publique, dans sa Passion et dans sa mort, il l'a adoré dans le Tabernacle, il a adoré l'Eucharistie. Notre-Seigneur pouvait-il cacher quelque chose à saint Joseph ? Il a reçu la grâce de tous ces états de Notre-Seigneur, il a donc reçu la grâce d'adorateur du Saint Sacrement.

“ Joseph adorait Jésus, dit le P. Faber, comme jamais saint ne l'avait fait avant lui. Des profondeurs de son âme sortait comme un océan d'amour ; amour qu'effrayait l'idée de ressembler à l'amour du Père Céleste et qui cependant osait avoir cette ressemblance. Il n'y avait pas d'ange qui pût aimer Jésus comme Joseph l'aimait ; il n'y avait pas d'amour, sauf celui de Marie, qui pût mieux ressembler à un amour éternel, à cause de sa ressemblance avec l'amour du Père Eternel. ”

La vie de Saint Joseph a donc été une adoration perpétuelle de Jésus, mais une adoration parfaite. Unissons-nous à ce saint adorateur, invoquons son assistance afin qu'il nous apprenne à adorer Notre-Seigneur comme il l'adorait lui-même et que, comme dit le vénéré P. Eymard “ nous soyons le Joseph de l'Eucharistie comme il a été le Joseph de Nazareth. ”

Invoquons aussi saint Joseph quand nous nous approchons de la sainte Communion : il est à un titre spécial le protecteur des convives du Banquet divin. Nous possédons en effet dans nos tabernacles, nous offrons sur nos autels, nous recevons à la Table sainte le Corps né de la Vierge Marie, mais sur lequel

Joseph avait des droits. " Si une colombe, disait saint François de Sales, portait dans son bec une datte et qu'elle la laissât tomber dans un jardin où elle prit racine, à qui appartiendrait l'arbre qui en pourrait venir, sinon au maître du jardin ? Car le propriétaire du fond est naturellement aussi le propriétaire des fruits qu'il porte. Or, le Saint-Esprit, la douce colombe du Jourdain, a laissé tombé ce fruit immortel du Verbe Incréé dans le jardin clos qui est le sein très pur de Marie. Mais comme la sainte Vierge appartient à saint Joseph, comme l'épouse à son époux, il s'ensuit que le fruit béni de ses entrailles appartient aussi à ce saint époux. C'est comme son fils ; c'est un épi doré qui est venu dans son champ, c'est une grappe empourprée qui a poussé aux branches d'une vigne qui était à lui : à lui donc aussi le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. "

De plus, saint Joseph a été le gardien du Fils de Dieu, il a conservé ce dépôt avec soin, il l'a soustrait à une mort imminente, au péril même de ses jours. Or, si la persécution avait moissonné cet épi naissant, nous n'aurions pas aujourd'hui le pain sacré qui donne la vie éternelle.

C'est en Egypte que l'ancien Joseph amassa dans des greniers pendant les sept années d'abondance le blé qui devait nourrir les sujets de Pharaon et la maison de Jacob, pendant les sept années de stérilité. C'est en Egypte d'abord, c'est à Nazareth ensuite que le nouveau Joseph cache longtemps Celui qui, la veille de sa mort, ouvrit ses tabernacles et dit aux Juifs et aux Gentils : " Prenez et mangez, ceci est mon Corps ; prenez et buvez, ceci est mon Sang ; ma Chair est vraiment une nourriture et mon Sang un breuvage. "

Ainsi donc, Saint Joseph, mieux que le vice-roi du Nil, peut être appelé le *Sauveur du monde* ; et dans ces temps de stérilité, après dix-neuf siècles, nous vivons encore du froment amassé par lui, et mis en réserve dans ces greniers d'abondance que nous appelons les saints tabernacles.

Enfin, si saint Joseph fut étranger à la formation du Corps sacré de Jésus, il ne le fut pas à sa croissance et à son développement ; il était son père nourricier et il gagnait par un travail assidu la vie à Celui par qui tout vit et respire. C'était donc du fruits de ses sueurs, et bien souvent de ses larmes, que se nourrissait l'Enfant de Bethléem.

C'est le pain gagné par lui qui fit, qui augmenta et accrut du moins, le Sang versé au Calvaire et que nous recevons à l'autel. C'est ce pain devenu la chair du Fils de l'Homme qui nous fait vivre : la sainte Hostie nous arrive, pour ainsi dire, toute

détrempée des sueurs de saint Joseph, et le calice nous apporte, avec le Sang divin, les larmes du charpentier de Nazareth. " C'est lui, dit le décret de Pie IX, qui a nourri avec soin celui qui se donne aux fidèles comme le Pain descendu du Ciel pour donner la vie éternelle. "

Prions donc saint Joseph au moment de nos communions ; demandons-lui pour recevoir Jésus la foi, l'amour, l'ardeur avec lesquelles il portait dans ses bras le divin Enfant, et quand nous l'aurons reçu, demandons au saint Patriarche de travailler et de nous dévouer à la gloire de Jésus, comme il le fit lui-même pendant toute sa vie.

LES TROIS REGARDS



DANS la solitude du Temple, où d'instinct je suis venu, comme vers *la maison de mon père*, me voici humblement agenouillé. Désireux d'un peu de paix et de consolation pour mon esprit profondément inquiet et tourmenté, je sais que je les y trouverai, car Dieu ne repousse jamais le cœur contrit qui s'abaisse et gémit devant lui.

Plein de confusion, comme le publicain, *en moi-même* d'abord je regarde, de ce regard simple et confiant qui précède et provoque la grâce... Hélas ! quel abîme de tristesse j'y découvre !... que de fautes !... que de faiblesses !... que de misères cachées, laides et douloureuses à constater !... Moisson de ronces et d'orties perfides et vénéneuses !... Oh !!! Je me fais peur !... Je me fais honte !... La rougeur me monte au front !... Les larmes me viennent aux yeux !... C'est moi cela, coupable et malheureux !... Ah ! que déjà la vie m'a été mauvaise !... Mon âme est triste jusqu'à la mort, et je soupire : "Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme de péché !" Ou plutôt, "pardon ! *Parce, Domine ! Parce, Domine.*"

* * *

Vers l'autel mon regard humide s'en va... Au-dessus, le

Divin Crucifié y est cloué au bois de sa croix, les mains, les pieds, le front, rouges du sang qui y ruisselle, sous les clous et les épines. Le côté est ouvert largement à pouvoir y cacher la main, comme fit le Didyme incrédule.

Je le vois et j'en frissonne amèrement.

O vision de douleur et de sang !... C'est comme un voile rouge qui s'étend devant mon regard !... Ce voile sanglant c'est le corps béni du doux Fils de Marie que les pécheurs ingrats ont transpercé. J'y puis lire à loisir les ravages de leurs iniquités et l'amour infini qui sur Lui a voulu les prendre toutes... Et de ces pécheurs, je suis le premier, le plus ingrat : *quorum primus ego sum.*

Un sanglot déchirant, auprès duquel n'était rien la plainte suprême du bon larron, s'exhale de mon cœur coupable : "O miséricordieux Jésus, qui êtes venu chercher la brebis égarée, guérir les malades, sauver ceux qui étaient en péril, ne vous souvenez plus de mes prévarications, et que les angoisses de votre croix ne me soient point vaines ! *Parce, Domine ! Parce, Domine !*

* * *

Puis mon regard s'abaissant, se fixe sur la petite porte dorée du Tabernacle où se détache, en relief, un *calice d'or surmonté de l'hostie.*

O blanche vision de paix et de joie ! je souris en vous voyant. "Voilà le gage du pardon," me dis-je... Ce pain, Jésus nous l'a préparé, dans sa tendresse ineffable, pour le banquet de notre réconciliation avec Lui.

En lui, il s'est mis tout entier pour pouvoir habiter en nous-mêmes et y apporter tous ses trésors célestes. C'est le pain subsistantiel des enfants de Dieu dans les sentiers de l'exil terrestre. C'est le véhicule merveilleux de la vie divine en notre âme et l'aliment des forts aux rudes combats de la vertu.

O blanche vision de paix immense et de joie infinie ! O adorable Eucharistie ! Ciel des âmes ! Paradis des élus ici-bas ! Je t'ai trouvée et désormais c'est vers toi que je viendrai chercher ma consolation, aviver ma *foi*, raffermir mon *espérance*, embraser ma *charité*, me reposer de mes labeurs et me guérir de mes défaillances.

Jésus le veut puisque je l'entends m'y inviter : "*Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes accablés et je vous soulagerai.*"

O Eucharistie ! je viendrai vers vous, je viendrai !



Bene scripsisti de Me

DANS le secret de sa cellule
 Thomas le saint pleure, il gémit.
 Et devant la lampe qui brûle
 Sa main feuillette un manuscrit.

Ce manuscrit, c'est la lumière,
 Le secret du divin Amour,
 C'est le fruit pur de la prière
 Que moissonne un labeur bien lourd.

A ces pages que l'on admire
 Il a consumé maintes nuits,
 Cherchant le souffle qui l'inspire
 Sur les lèvres du Crucifix.

Elle est là, l'œuvre de ses veilles,
 Trésor de son dogme savant,
 Ecrin sublime des merveilles
 De l'adorable Sacrement.

Mais il tremble : ce grand Mystère
 Que son savoir a pénétré,
 L'a-t-il, incertitude amère !
 Assez dignement célébré ?

Tout sommeille, tout est tranquille ;
 Thomas se lève, l'œil en pleurs,
 Au lieu saint, son plus cher asile,
 Il court épancher ses douleurs.

Prosterné soudain, il implore
 Le Dieu puissant qu'il a chanté,
 Le Christ que son génie adore
 Et dont le nom est Vérité.

" Divin Roi de l'Eucharistie,
 " Caché sous les voiles du pain,
 " Dis-moi, de la source de vie
 " Ai-je enseigné le vrai chemin ?

 " Je hais la louange frivole
 " Que donne un monde séducteur ;
 " Je n'ai de foi qu'en ta parole :
 " Viens, oh ! viens rassurer mon cœur !

Il prie, et sa noble figure
 Brille d'un éclat lumineux ;
 Sa lèvre faiblement murmure
 Des mots que comprennent les cieux.

Ses pieds semblent quitter la terre
 Pour quelque lointain paradis,
 Et son corps nimbé de lumière
 Fait le jour dans le saint parvis.

A sa voix l'image divine
 Paraît tout-à-coup s'animer,
 Sa tête doucement s'incline :
 L'humble moine s'entend nommer.

" Thomas, Thomas, lui dit le Maître,
 " Mon bien-aimé, console-toi ;
 " Je verrai mon culte renaître ;
 " *Ta plume a bien écrit de Moi.*

" Mais toi, poursuit le Dieu-Victime,
 " Quel prix veux-tu de ton labeur ? "
 Thomas, dans un élan sublime,
 Répond : "*Vous seul, ô mon Sauveur !*"

SAM DEL EGENIAL.



L'Hostie sauvée des Eaux



ÉTAIT en l'an 1226 : les Albigeois, maîtres de plusieurs villes considérables du Languedoc, s'étaient réunis dans Avignon en grand nombre. A la demande du pape Honorius III, Louis VIII, père de saint Louis, prit la croix. Assisté du cardinal de Saint-Ange, suivi de plusieurs évêques et de nombreux seigneurs, le roi mit le siège devant Avignon le 14 juin. La ville se rendit le 8 septembre suivant.

Comme les Albigeois niaient la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans la sainte Eucharistie, Louis VIII, pour célébrer la victoire qu'il venait de remporter, voulut faire au Sauveur du monde une réparation publique des outrages qu'il avait reçus de ces sectaires dans le Sacrement adorable de son autel. La chapelle de la *Sainte Croix*, le sanctuaire le plus rapproché des murs d'Avignon qui n'eût pas été profané par les Albigeois, fut choisi pour cet acte solennel. Le 14 septembre, Nicolas de Corbie, évêque d'Avignon, y porta solennellement le Très Saint Sacrement, suivi du roi, du cardinal, et des plus distingués de la cour, de l'armée et de la ville. Tous assistèrent à la procession, revêtus de sacs de couleur de terre, ceints d'une corde, la tête nue et un flambeau à la main.

On laissa le Saint Sacrement exposé dans la chapelle de la Sainte-Croix, et, pendant le temps que Louis VIII passa dans Avignon, il alla tous les jours lui rendre de nouveaux hommages. Les habitants imitèrent son exemple. Chaque vendredi, notamment, ils s'y rendirent en grand nombre pour y réciter les Psaumes de la Pénitence, et plusieurs s'y donner une rude discipline en expiation de l'erreur qu'ils avaient partagée et si opiniâtement défendue.

Telle fut l'origine de la triple fondation à Avignon : *de l'exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement*, dont la chapelle de la Sainte-Croix, la période révolutionnaire exceptée, a toujours joui depuis lors ; — *de la compagnie des disciplinés ou battus de la Croix*, dont le roi se déclara le fondateur, et qui porte depuis le titre de *dévote et royale confrérie des Pénitents gris* ; — et de la *procession jubilaire*, par laquelle l'illus-

tre confrérie rappelle, tous les vingt-cinq ans, l'acte de foi et d'expiation que Louis VIII accomplit dans ses murs, le 14 septembre 1226.

La faveur la plus grande qu'ait jamais obtenue la confrérie des Pénitents gris lui a été accordée par DIEU même ; je veux parler du prodige par lequel le Ciel montra combien il avait pour agréable la piété des bons Pénitents.



La ville d'Avignon, bâtie à quelques centaines de mètres du confluent du Rhône et de la Durance, et traversée par une des branches de la Sorgue, trouve dans cette position de précieux avantages, mais aussi de réels inconvénients au temps des inondations. C'est ainsi qu'en 1433 des pluies continuelles ayant fait déborder le Rhône, la Durance et la Sorgue, les quartiers bas de la ville se trouvèrent inondés. L'eau, dès le 29 novembre, entra dans la chapelle des Pénitents gris, qui était alors, comme aujourd'hui, située sur les bords de la Sorgue. L'inondation prit, pendant la nuit, de telles proportions que, le lendemain, les

maîtres de la compagnie, craignant que l'eau n'atteignît la niche où était exposé le Saint Sacrement, montèrent en bateau et se firent conduire à la chapelle.

Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, après en avoir ouvert les portes, ils constatèrent que les eaux, comme autrefois les flots de la Mer Rouge et du Jourdain, s'étaient écartées à droite et à gauche, le long des murailles, laissant absolument libre et sec le passage qui conduit à l'autel !

Le prodige leur parut plus grand encore lorsque, arrivés près de l'autel qui était de plain-pied au niveau de la chapelle, ils en virent les abords pareillement à sec. Les eaux, s'élevant le long des murs, comme de vraies tentures, s'arc-boutaient dans le vide à leur plus haute élévation, formant ainsi *comme une espèce de toit*, dit l'ancienne relation conservée dans les archives de la confrérie.

Les deux maîtres, Armand et Jehan de Pongilhac-Faure, après avoir adoré l'Auteur de ce prodige, s'empressèrent d'en faire part à d'autres confrères. Il en vint douze, et tous ensemble, ayant requis quatre Frères mineurs de l'Ordre de Saint-François, dont trois étaient docteurs en théologie et le quatrième bachelier, ils dressèrent du tout procès-verbal.

L'eau s'arrêtant au milieu du banc qui longeait les parois de la chapelle, de manière à en laisser une partie toute mouillée et l'autre entièrement sèche, *nous carismes avec des cousteaux*, dit l'authentique du procès-verbal, *icelle moitié dudit banc, et la trouvâmes naturellement seiche ains dedans comme au dehors.*

Pour éterniser la mémoire de ce miracle, la dévote compagnie décida qu'à l'avenir, et chaque année, on célébrerait, à pareil jour, une fête particulière. C'est la fête qui se célèbre avec solennité le 30 novembre, jour de Saint André. Le matin tous les membres de la confrérie se rendent à la Communion, en se traînant sur les genoux, et parcourant ainsi, jusqu'à la Table sainte, la voie sacrée préservée miraculeusement des eaux. Le soir, à l'issue des vêpres, le prédicateur rappelle le miracle de 1433, et le chant du *Cantemus Domino*, qui fut entonné par Moïse après le passage de la Mer Rouge, précède l'amende honorable et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 15 Mars, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

L'ÉDUCATION

→ Eucharistique des Enfants ←

(suite et fin)



EPENDANT cette formation pieuse des enfants serait incomplète si l'on ne développait chez eux, en même temps que l'esprit de foi, l'esprit de sacrifice. N'oublions jamais qu'il n'y a pas de vraie piété sans mortification, qu'il est impossible d'aimer sincèrement l'Eucharistie, qui est le fruit du sacrifice de la croix renouvelé chaque matin sur nos autels, sans aimer aussi la croix de Jésus. Et

c'est pourquoi, si nous voulons faire de nos enfants des hommes de caractère, de solides chrétiens, des saints, il est de toute nécessité que nous les imprégnions de bonne heure de l'esprit de sacrifice.

O mères trop tendres qui avez peur de faire pleurer vos enfants et qui ne songez qu'à satisfaire tous leurs petits caprices, que je vous plains *de les gâter ainsi* ! quelles larmes vous verserez plus tard pour avoir négligé de corriger leurs défauts naissants et pour ne pas leur avoir appris à se corriger eux-mêmes, à se vaincre, à se mortifier ! Ignorez-vous donc que la voie du sacrifice est la véritable et l'unique voie du bonheur en ce monde comme en l'autre ?

Mais à quel âge leur donner *cette rude leçon de pénitence* ? Je réponds hardiment : le plus tôt possible, c'est-à-dire dès qu'ils ont une petite lueur de raison et de conscience, dès qu'ils savent ce que c'est que faire de la peine ou du plaisir à papa, à maman, au petit Jésus. Pour beaucoup c'est vers trois ou quatre ans. C'est déjà à ce moment de la vie que l'homme se dessine dans l'enfant, d'après un de nos plus profonds penseurs, Joseph de Maistre ; c'est alors que se prennent des directions, des plis qui ne se modifieront plus dans l'avenir. Vous voyez comme il importe de donner de bonne heure aux enfants de saintes habitudes.

Et n'allez pas me dire, Mesdames, que c'est trop sérieux, trop grave pour des enfants, surtout trop contraire à leurs instincts naturels ; qu'à cet âge et jusqu'à six ou huit ans et même

au delà, ces chers petits ne pensent qu'à s'amuser, à sauter, à courir, à chanter. C'est très vrai, ils ne pensent qu'à cela et ne font que cela ordinairement ; et je ne puis les en blâmer, nous en avons fait tout autant, vous et moi, à cet âge heureux. Aussi bien, n'est-il pas question de les empêcher de jouer ; mais il s'agit de leur apprendre à entremêler de quelques sacrifices même leurs petits jeux.

Et cela, ils le comprennent et le goûtent mieux qu'on ne saurait l'imaginer.

En voulez-vous quelques preuves ? voulez-vous quelques échantillons du zèle et de la générosité des petits enfants ? — Une petite fille m'écrivait un jour que, sachant très bien jouer aux osselets et étant sûre de gagner toujours, cependant elle perdait volontairement quelquefois pour mortifier sa joie de gagner. Mesdames avez-vous jamais fait de semblables mortifications ? — J'en doute. — J'ai connu un petit garçon, de noble famille, qui a aujourd'hui une vingtaine d'années et qui fait l'honneur et la joie des siens. Savez-vous ce qu'il faisait de temps en temps, lorsqu'il jouait tout seul en présence de sa mère ? Il joignait ses petites mains et regardait le ciel un instant, puis il se remettait à courir ou à jeter sa balle en l'air. Sa mère lui ayant demandé pourquoi ce petit manège, il répondit qu'il faisait une petite prière à Jésus. — Pensons-nous à élever quelquefois notre cœur et nos regards vers le ciel au milieu de nos récréations ? Que de leçons nous donnent les petits enfants et dont nous devrions faire notre profit !

Mais voyez ce dont ils sont capables lorsqu'on leur demande des sacrifices pour l'amour du Très Saint Sacrement, par exemple, comme je le fais chaque fois, pour le succès de nos congrès eucharistiques. — Une enfant écrit : " J'ai voulu étudier dans mon lit ; mais comme c'est défendu, je ne l'ai pas fait. " — " J'ai fait une grande mortification en restant jusqu'aujourd'hui auprès d'une élève qui n'est pas propre et qui est difficile. " — " Je n'ai pas parlé en sortant de la salle d'étude. " — Une autre : " En vue du Congrès eucharistique j'ai mangé de la soupe que je n'aime pas. " — " J'ai bien soigné mes devoirs. " — " J'ai marché sur la pointe des pieds et j'ai gardé le silence en montant les escaliers. " — " J'ai été patiente avec une compagne désagréable. " — " Pour plaire au Cœur de Jésus-Eucharistie, j'ai bien étudié. " — " J'ai vaincu une répugnance. " — Une troisième : " Je n'ai pas murmuré quand on m'a grondée. " — " A toutes les rentrées en classe, j'ai été silencieuse ; le bon Dieu m'a bénie, car je n'ai pas encore de mauvaises notes. " — " Une compagne m'a donné un soufflet ; au

lieu de le lui rendre, j'ai dit *Deo gratias.* "

C'est vraiment le comble de la reconnaissance et du sacrifice, avouez-le.

Et les petits garçons ne sont pas en retard sur les petites filles : celui-ci n'a pas mis de beurre sur sa tartine ; il a passé près d'un cerisier et n'a pas pris une cerise : celui-là a laissé ses soldats de plomb dans une boîte pendant trois jours. — Un autre s'est mordu la langue au lieu de parler en classe ou à l'église. — Un autre enfin était près d'une fenêtre, des chiens se battaient dans la rue et aboyaient fort, il avait grande envie de regarder de ce côté, il n'a pas regardé ; n'est-ce pas héroïque de la part d'un enfant ?

Mais c'est surtout au sujet de la première communion et comme préparation éloignée à ce grand acte de la vie chrétienne qu'il est bon et intéressant de stimuler l'ardeur de ces vaillants petits soldats du Christ. Quand on s'attache de bonne heure à leur faire entrevoir la grandeur, la beauté, les délices d'une bonne première communion, ils s'arment aussitôt d'un nouveau courage pour travailler coûte que coûte à l'amélioration de leur caractère et à la sanctification de leur vie.

Heureuses les mères, heureux les éducateurs qui comprennent ces choses et qui, selon le conseil d'un saint Evêque, Mgr de la Bouillerie, second président de l'Œuvre des Congrès eucharistiques, font de la première communion le *pivot central de l'éducation* de leurs enfants !

Permettez-moi à ce sujet, Mesdames, de signaler à votre pieuse attention le premier et le plus grand des avantages de cette éducation eucharistique. Cette manière d'élever les enfants les préparera tout d'abord à faire une excellente première communion et les disposera pour la suite à la pratique de la communion fréquente et fervente. Ce double résultat est d'une portée incalculable.

Vous savez du reste qu'une bonne première communion est quelque chose de fondamental dans la vie d'un chrétien et que c'est un gage presque assuré du salut éternel, alors même que se produiraient des chutes malheureuses entre la première et la dernière communion. Je n'insiste pas sur ce point et je vous prie surtout de considérer les fruits de la communion fréquente après la première communion.

La communion fréquente et bien faite à partir de l'enfance, c'est la conservation de l'innocence, c'est la préservation des fautes graves, c'est l'école du sacrifice et de la virilité, c'est le principe des plus belles vocations sacerdotales ou religieuses. — Si, grâce à l'éducation eucharistique des enfants, la commu-

nion fréquente se généralisait au milieu du peuple chrétien, on verrait bientôt se renouveler les merveilles des temps héroïques de la primitive Eglise : les fidèles ne formant plus qu'un cœur et qu'une âme, et triomphant de leurs ennemis par la séduction de leurs sublimes vertus ou, s'il le fallait, par la force toujours victorieuse du martyr ; la paix sociale enfin s'établissant comme d'elle-même et le ciel inauguré déjà sur cette pauvre terre avec l'établissement du règne de Notre-Seigneur.

Or, il serait très facile d'attirer souvent à la table sainte et de faire communier très pieusement les petits anges adorateurs tels que vous les auriez préparés. Ils auraient en effet toutes les dispositions voulues pour s'unir souvent au Roi des anges : la pureté du cœur, les saints désirs et l'esprit de sacrifice. — Et ils persévéraient unanimement dans la fraction du pain eucharistique, à l'imitation des premiers chrétiens, parce qu'ils en auraient eu le goût et l'attrait dès leur plus tendre enfance et qu'ils en goûteraient chaque jour de plus en plus les effets bienfaisants.

Permettez-moi à ce sujet, pour appuyer plus sûrement cette doctrine, de vous citer encore Mgr de la Boullerie qu'on n'a pas appelé en vain le chantre de l'Eucharistie : se faisant l'interprète de Notre-Seigneur lui-même, parlant à ses prêtres de leur apostolat près des enfants, le pieux Evêque dit : " L'âme de l'enfant est un sol facile où tout ce qui est divin germe et s'épanouit aisément. Si vous voulez plus tard recueillir beaucoup, cultivez d'abord ces jeunes fleurs. Et si un jour vous voulez voir tout un peuple de fervents chrétiens environner la table eucharistique, groupez d'abord autour de mon tabernacle ces petits anges : *Faites venir à moi les enfants.*

O Mesdames, quelle mission sublime est la vôtre ! Il dépend de vous de relever et de sauver le monde, car c'est à vous principalement qu'il appartient de lui donner et de lui préparer des sauveurs.

Reliure des Collections du "Petit Messenger"

Toute personne désirant faire relier la collection du "Petit Messenger" n'aura qu'à nous envoyer les douze numéros de l'année écoulée, avec son adresse et la somme de 25 cents ; — et au bout de très peu de jours, elle recevra franco par la poste le volume relié en un joli cartonnage toile, avec titre et plats dorés.

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 23



Vertus Chrétiennes : L'Humilité

Le Divin Modèle de l'Humilité

I. — Adoration.

1. Adorons, vraiment présent dans l'Eucharistie, ce divin Jésus qui a pu se donner lui-même comme modèle d'humilité à ses apôtres en leur disant : Apprenez de moi, non à faire des miracles, non à gouverner le monde, mais apprenez à être humbles à mon exemple. Il habite réellement sous ces blancs voiles, " le Verbe de Dieu égal en tout à son Père, qui s'est humilié en embrassant l'esclavage de notre nature, jusqu'à la mort et la mort de la croix. "

2. Mais l'Eucharistie n'est pas seulement la présence de Jésus humble jusqu'au fond du cœur, elle est encore la reproduction et l'*extension* de sa vertu d'humilité, soit qu'on envisage l'état sacramentel à l'extérieur ou à l'intérieur.

a) Du côté *extérieur*, c'est-à-dire du côté des saintes espèces, c'est un état de profonde humiliation, car Notre-Seigneur ayant lié son existence à celle de ces espèces, il subit leur condition vile et méprisable.

Ces espèces n'ont point en elles-mêmes de valeur objective comme l'or, l'argent, les pierreries ; non, elles sont un *aliment* destiné essentiellement à être détruit et qui ne vaut qu'autant qu'il est absorbé par un autre être. Ce n'est point même un aliment recherché, c'est le plus commun, le plus vulgaire de tous.

Cet aliment n'a point de rang parmi les substances corporelles, c'est un semblant de pain, de vin, c'est une chose descendue jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres, jusqu'à ce frère du néant, qu'on appelle *accident*. Le dernier des hommes est encore quelqu'un, la dernière des substances est encore quelque chose ; mais Jésus, subissant la loi des accidents, s'est réduit à n'être presque rien.

Qui le croirait, il va même jusqu'à mettre certaines relations entre son état et la *corruption* elle-même des corps, si bien qu'il peut dire comme Job : " J'ai dit à la pourriture : tu es ma mère ; j'ai dit aux vers : vous êtes mes frères et mes sœurs. " En effet, que d'hostie saintes se corrompent par accident ou par incurie ! Et chaque fois que l'hostie est détruite, Jésus ne retire que graduellement sa présence, il se réfugie dans la dernière partie saine et l'hostie est ainsi partagée entre Jésus-Christ et les vers de la corruption !

b) Du côté *intérior*, c'est-à-dire du côté de Jésus lui-même, l'état eucharistique offre aussi d'inconcevables humiliations. Il est humiliant pour un homme riche de tomber dans le dénûment, il est humiliant pour un grand et un puissant de devenir esclave et serviteur, mais que dire du dépouillement et de la servitude où l'état sacramentel réduit le Roi du ciel et de la terre ?

Il perd l'exercice de ses facultés naturelles. C'est le plus enchaîné de tous les esclaves, puisque ses yeux ne peuvent regarder, ni ses oreilles entendre, ni sa langue parler, ni aucun de ses membres se mouvoir. Cet épanouissement normal de nos facultés est l'un des plus beaux dons du Créateur : en être totalement privé est le dernier degré de l'abaissement.

Il perd aussi ces admirables qualités des corps glorieux qui forment son brillant vêtement depuis sa résurrection. Leur éclat est éteint sous les voiles impénétrables de l'Hostie qui l'enveloppe comme un blanc suaire, et le beau visage du Sauveur qui fait au ciel le bonheur des élus est ainsi dissimulé et entièrement méconnaissable : *Quasi absconditus vultus ejus et despectus*.

Un seul mot, énergique mais juste, peut définir l'humilité eucharistique de Jésus-Christ ; c'est celui de saint Paul : il *s'andantit* !

II. — Action de grâces.

Pourquoi donc ce prodigieux abaissement, Sauveur

Jésus ? Qui a pu vous pousser à un tel abandon de votre divine gloire ?

1. Ah ! j'en trouve en moi-même la première raison : il a fallu votre profonde humiliation pour *expier* mon insondable orgueil. L'orgueil est le fond de tout péché : aussi, adorable Victime, vous avez voulu réparer l'excès du péché d'abord par un excès d'humilité, et comme l'Eucharistie est la continuation de votre immolation, elle doit être avant tout un sacrifice d'humiliation et d'anéantissement.

2. Mais il ne suffisait pas que par votre annihilation eucharistique la colère de Dieu fut détournée des orgueilleux pécheurs, il fallait encore *guérir* ce mal intime qui les empêchait de bien connaître la grandeur de Dieu et celle de leur propre misère. Or, voici qu'en présence de votre humilité eucharistique, nous sentons toute la vérité de la parole de saint Paul : " Mes frères, ayez en vous les sentiments du Christ Jésus qui s'est anéanti pour votre amour : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

3. Enfin, je trouve le motif de votre humilité eucharistique dans votre amour infini qui voulait s'approcher de nous et nous attirer intimement à lui. Si vous étiez descendu du ciel environné de votre gloire, jamais nous n'eussions osé pénétrer dans votre temple et vous parler dans l'intimité de notre cœur. Sans cette forme anéantie du pain et du vin, eussions-nous jamais osé porter à nos lèvres votre Chair sacrée et votre précieux Sang ? Si vous n'étiez humble jusqu'à accepter de devenir un aliment et un breuvage, l'homme ignorerait toujours le chef-d'œuvre de votre amour : *Nisi esset humilis, non manducaretur nec biberetur.* (S. Aug.)

III. — Réparation.

A toutes les humiliations qui sont la conséquence de l'état sacramentel, l'ingratitude et la malice des hommes est venue en ajouter d'autres plus profondes encore et infiniment douloureuses pour le Cœur de Jésus.

1. C'est d'abord le peu de fruit que produit en nos âmes la sainte Eucharistie. Il est consolant et honorable de sacrifier son honneur et sa dignité pour atteindre un but qui soit à la hauteur de ces sacrifices. Mais à quoi aboutissent tous les sacrifices de Jésus-Hostie ? A voir des âmes tièdes qui ne retirent de la communion qu'une

amélioration presque nulle, des âmes sacrilèges qui avec le Pain sacré, voient comme Judas, Satan s'emparer de leur cœur : *Post bucellam, introivit in eum Satanus !* Seigneur, quel amour de votre part, et quel manque de cœur du côté des hommes !

2. C'est de plus l'indifférence méprisante à l'égard de ce prodige d'amour. Rien n'est plus humiliant que de voir ses efforts inappréciés et comptés pour rien : et pourtant, n'est-ce pas ainsi que tant de chrétiens traitent l'Eucharistie ?

3. Il est des malheureux qui vont plus loin, et qui, poussés par une haine infernale, s'acharnent à couvrir de honte et d'opprobres le Sacrement très saint. N'est-ce pas le Christ eucharistique profané que le Prophète apercevait quand il s'écriait : « Nous l'avons vu, couvert de lèpre et d'ordure, comme un être humilié et affligé par Dieu. Il était couvert de mépris et le dernier des hommes, et on ne pouvait avoir pour lui quelque considération : *Despectum et novissimum virorum, unde nec reputavimus eum.*

IV. — Prière.

Mon divin Maître, je veux vous suivre dans le sentier étroit de l'humilité que vous avez daigné tracer devant moi : c'est pourquoi je veux méditer souvent votre parfait exemple, surtout celui que vous nous donnez dans cet état eucharistique où je vous contemple.

Je veux être humble dans ma prière, imitant cet anéantissement de votre adoration et de votre prière eucharistique qui vous constitue le grand suppliant de l'Eglise. Comme vous, j'aimerais à prier silencieusement, comprimant ma prière dans mon cœur pour qu'elle rejaillisse jusqu'à votre Père Céleste avec une force infinie.

Je veux être humble dans l'action. N'êtes-vous pas le centre de toute la puissance et de toute la vie de l'Eglise dans ce Sacrement, et qui pourrait deviner une telle force sous l'inertie des saintes espèces ?

Je veux être humble dans ma souffrance. Au Sacrement vous n'êtes plus seulement l'Agneau qui se laisse immoler sans se plaindre, vous avez même perdu le droit d'exhaler vos gémissements à votre divin Père.

O Jésus, que vous aimant sans fin dans l'Eucharistie, je m'anéantisse aussi avec vous sans fin !

Le Calvaire de Martinswand



Le Tyrol est une des contrées les plus pittoresques et les plus gracieuses de l'Europe. De hautes montagnes couvertes de magnifiques forêts y encadrent de fraîches vallées embellies, çà et là, par des lacs bleus, alimentés par les torrents qui descendent des cimes glacées, en soulevant au-dessus des forêts leur écume nuageuse. Isolés des peuples voisins par ces montagnes, les Tyroliens ont conservé les mœurs pures et simples des siècles passés et ils sont demeurés profondément religieux. Le voyageur qui parcourt cette province rencontre fréquemment, sur les routes, des croix accompagnées de statues dues à la munificence des habitants. Les passants s'agenouillent devant ces calvaires, et, les jours de marché, les familles qui vont à la ville ou en reviennent, aiment s'arrêter devant ces oratoires champêtres en y récitant une dizaine de chapelet ou en chantant une strophe de cantique dont elles rediront la strophe suivante à la station la plus voisine.

Le plus célèbre de ces calvaires est celui de Martinswand, non loin d'Innsbruck. Il est construit dans une excavation naturellement creusée, comme une arcade, au flanc d'un immense rocher s'élevant à une grande hauteur au-dessus d'une étroite vallée. De loin cet oratoire semble inabordable, mais en approchant on découvre des marches d'escalier, taillées en lacet dans le rocher, qui permettent d'arriver à l'arcade tapissée de lierre et de plantes grimpantes sous laquelle se dressent trois croix et un autel placé devant celle du milieu. Voici l'origine de ce calvaire placé dans de si étranges conditions.

En 1490, régnait sur le Tyrol un jeune prince, Maximilien d'Autriche, dont le caractère franc et aimable autant que hardi et aventureux charmait les populations simples et affectueuses de ces montagnes.

Hardi chasseur comme tous les habitants du pays, un jour que Maximilien poursuivait un chamois blessé, il fut, sans s'en apercevoir, conduit par l'animal sur le sommet du Martinswand dont les bords étaient masqués par des touffes d'arbustes. Un

fragment de roche se détache sous le pied de Maximilien qui tombe dans l'affreux précipice.

Instinctivement, en même temps qu'il se recommande à la Vierge Marie, ses mains s'attachent aux arbustes qui croissent dans les fentes du rocher, mais ils cèdent successivement sous son poids jusqu'à ce que, de chute en chute, il se trouve arrêté par une touffe plus épaisse qui surgit en avant du rocher. Elle se trouvait au-dessus de la cavité dont nous venons de parler. Maximilien se balance à ces derniers arbustes et d'un bond suprême se laisse retomber dans la cavité pendant que les branchages auxquels il doit son salut, ébranlés par la secousse, roulent au fond de l'abîme avec les pierres qui leur servaient d'appui.

Maximilien avait échappé à une mort instantanée ; il se jette à genoux et son cœur remercie Dieu avec toute l'effusion de sa reconnaissance. Cependant il n'était pas sauvé. Maximilien n'avait pas, il est vrai, roulé jusqu'au fond de l'abîme, mais comment sortir de cette cavité probablement destinée à devenir son tombeau ? Son œil plonge avec effroi dans le gouffre ouvert au-dessous de lui, tandis que sur sa tête s'avance le rocher qui surplombe par une forte saillie la grotte protectrice dans laquelle il se trouve. " Marie, Mère toute-puissante de Dieu, sauvez-moi ! " répète-t-il avec cette foi confiante qui alors animait tous les cœurs. " Marie, ayez pitié de moi ! seule vous pouvez me délivrer de la position épouvantable dans laquelle je suis ! " Qui, en effet, pouvait le découvrir dans ce creux de rocher et surtout qui aurait pu l'en sortir ?

Depuis longtemps il sonnait du cor et jetait ses appels dans la vallée quand des villageois qui passaient de ce côté tressaillaient en entendant ces sons sortis des flancs du Martinswand. Ils s'arrêtent et aperçoivent un homme qui s'agite dans la grotte. Gravissant alors le coteau opposé de l'étroite vallée, ils parviennent à un tertre duquel ils reconnaissent leur jeune prince et peuvent communiquer avec lui. Maximilien leur dit son accident et les charge d'aller prévenir à Inspruck afin qu'on vienne à son secours. Comme, hélas ! il doute de la possibilité de son salut, il les prie en même temps de lui envoyer le curé du village le plus proche, afin qu'il vienne recevoir sa confession et lui donner l'absolution de ses fautes.

Ce prêtre ne tarda pas à arriver ; aussitôt à travers l'étroite vallée et malgré la présence d'une foule déjà nombreuse, Maximilien lui fit l'aveu public de ses fautes et en reçut dévotement l'absolution. Quelques heures plus tard survint l'Evêque d'Inspruck suivi de son clergé et d'une partie de la population de la ville. Revêtu de ses ornements sacerdotaux, l'Evêque éleva

dans ses mains le Saint Sacrement et donna la bénédiction à l'infortuné prince. Puis il fit tenir exposé en face de lui l'Hostie consacrée afin que sa vue soutint le courage de Maximilien pendant que ses serviteurs et les chasseurs les plus agiles parcouraient le sommet de la montagne, cherchant quelque moyen d'arriver à lui. Hélas ! ils n'en découvraient aucun, et les cordes que l'on essayait de faire descendre vers lui étaient arrêtées par les aspérités des rochers et surtout par la saillie qui dominait la grotte, de telle sorte que l'on ne pouvait, même de cette façon, lui faire parvenir des aliments.

Un jour et une nuit se passèrent en inutiles tentatives. Humblement a Maximilien priait avec ardeur, et, por regards sur la sainte Hostie exposée tre côté de l'étroit vallon, quait de toutes les puis son âme, par Marie pro- des causes les plus déses

Le second jour s'était jeune prince, membres a violemment sionnés par les reçus dans sa affaibli par la le manque de va une se remit; pensée nousse



genouillé tant ses de l'au- il l'invo- sancesde tectrice pérées. levé. Le dont les vaientété contu-

chocs qu'il avait chute, et non moins douleur que par nourriture, éprou- défaillance dont il mais il eut la qu'un autre éva- ment précurseur de la mort pouvait

lui arriver, et, d'une voix dont l'affaiblissement déchirait tons les cœurs, Maximilien pria l'Évêque de faire réciter les prières des agonisants. Le bon Evêque se hâta de condescendre à son désir et fit réciter ces

prières, aux quelles le peuple dont le nombre augmentait d'heure en heure répondait avec des pleurs et des gémissements.

Au moment où elles se terminèrent, Maximilien élevant son cœur à Dieu et se recommandant à la sainte Vierge, fit le vœu, s'il échappait à la mort qui le menaçait, de faire construire dans la cavité où il se trouvait, un autel consacré à l'honneur de Marie et un calvaire qui rendît à jamais témoignage des heures douloureuses qu'il avait passées dans ces lieux. Maximilien avait à peine achevé cette promesse qu'un bruit de pas léger glissant le long des rochers lui fit tourner la tête. Un jeune montagnard accourait, à la fois ferme et souple comme s'il eût eu des ailes pour se soutenir. Il s'appuyait avec une agilité merveilleuse sur les moindres aspérités, aux moindres branchages sortis des fentes du rocher. Il atteint la grotte, il s'y élance et tend la main à Maximilien. "Courage, prince, lui dit-il : Marie notre miséricordieuse reine intercède pour vous. Buvez quelques gouttes de ce vin qui vous rendra vos forces et suivez-moi !"

La foule n'entendait pas ces paroles, mais elle voit le jeune montagnard sortir de la grotte tenant Maximilien par la main. Elle pousse des cris de joie et, elle aussi, crie : Courage ! courage ! Le jeune comte, serrant la main de son libérateur, se cramponne à des saillies que son guide lui fait apercevoir et auxquelles il s'étonne de ne pas s'être confié plus tôt. Il le suit suspendu sur l'abîme. Le trajet qu'ils parcourent est si dangereux que la foule anxieuse, frémissante, demeure immobile, n'osant pousser une exclamation, pendant que le clergé et le pieux Evêque prosternés devant le Saint Sacrement invoquent Dieu du plus profond de leur cœur.

Parfois le prince et son guide disparaissent un instant, dans quelque anfractuosité des rochers ; alors l'émotion redouble, mais bientôt on aperçoit de nouveau Maximilien suivant son guide qui semble se jouer du péril et l'affronte avec une sécurité aussi grande que s'il se sentait soutenu par une force surnaturelle. Enfin les voici sur une pente plus douce ; encore quelques instants et ils vont atteindre le bas de la vallée. "Sauvé ! il est sauvé !" s'écrie la foule anxieuse passant de la crainte la plus vive pour le sort de son prince aimé à une joie non moins bruyante et animée. Chacun quitte le tertre pour se précipiter dans la vallée. L'Evêque et le clergé y descendent aussi vite que le permet la dignité du Saint Sacrement qu'ils apportent solennellement, Maximilien est entouré, chacun veut lui baiser les mains, mais il se jette à genoux et remercie avec émotion le Dieu qui l'a sauvé, la Vierge Marie qui a obtenu son salut et tous ces fidèles Tyroliens si préoccupés de son sort. L'Evêque

entonne un *Te Deum* en actions de grâces et la foule enthousiaste y répond avec entrainement.

Quand Maximilien se releva, il chercha autour de lui ce guide si habile dont il venait de quitter la main. Il ne l'aperçut



plus. C'est en vain qu'il le réclame et que la foule étonnée de sa disparition répète ses appels. Nul ne le connaissait, nul ne l'a vu se retirer.

L'Evêque, le clergé, tout le peuple demeurèrent convaincus que la sainte Vierge avait envoyé un ange à Maximilien pour l'arracher à un péril dont aucun homme n'eût pu le tirer.

Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France

UN DIMANCHE AU CANADA EN 1636



U début de la colonie, des mesures sévères furent prises pour que les habitants de la Nouvelle-France sanctifiassent le jour du Seigneur. La lecture de la relation de 1636 nous montre avec quel empressement ces croyants s'empressèrent de répondre à l'appel des Pères de leurs âmes.

“ Les premiers sacrifices de la Messe que nous présentâmes en ces contrées, dit le Père Le Jeune, furent offerts dans un meschant taudis, qui maintenant nous ferait honte : nous nous servîmes par après d'une chambre ; puis on fist bâtir une Chapelle. On a tasché de la changer en Eglise, l'augmentant de moitié ou environ, et avec tout cela, les jours de Festes, les deux premières messes qui se disent à Kébec sont si fréquentées, que cette grande chapelle, ou cette petite église, se voit remplie *usque ad cornu altaris*, d'un bout à l'autre. Le service se fait maintenant avec solennité ; outre les messes basses, on en chante une tous les Dimanches et toutes les Festes, où se fait l'eau bénite et le Pain béni : on récite le Prosne, pour l'instruction des plus ignorans, on ne manque pas de prescher en son temps, d'expliquer le catéchisme après les Vespres. Nos françois y assistent, les uns pour y estre mieux instruits, les autres, pour donner courage aux enfans, qui font aussi bien qu'en aucune paroisse que j'ai veüe en France. Si tost qu'on nous eut logés proche de l'Eglise, le Père Lallemand, commençant d'habiter cette résidence, donna en mesme temps commencement à ces solennitez : le Père de Quen lui a succédé dans la mesme affection et splendeur. Je confesse ingénûement que mon cœur s'attendrit la première fois que j'assistoy à ce divin service. voyant nos françois tout réjouis d'entendre chanter hautement et publiquement les louanges du grand Dieu au milieu d'un peuple barbare, voyant de petits enfans parler le langage chrestien dans un autre monde. Il me semblait qu'une église bien réglée où Dieu est servy avec amour et respect, avoit traversé la mer, ou que je me trouvois tout d'un coup dans nostre France, après avoir passé quelques années au païs des Sauvages.

Ce qui nous est commun en l'ancienne France, et qui ne touche que les âmes les mieux disposées, nous réjouit jusques au fond du cœur dans nos petites églises basties de bois estranger. ”

“ Autant de fois, poursuit le Père, que nous présentons au Dieu du ciel l'adorable Sacrifice de l'autel, en quelque nouvel endroit, il nous semble que nous en bannissons les démons, et que nous prenons possession de ces terres au nom de Jésus-Christ, notre Souverain Seigneur et Maistre, que nous désirons de voir régner pleinement dans les cœurs de nos Français, et dans la créance de nos sauvages. ”

Plus tard, parlant de ses chers néophytes, le saint religieux s'écrie :

“ Serait-il possible de retenir les larmes de joie, voyant un dimanche matin, arriver chez nous, pour entendre la Messe, ces pauvres gens partis de leurs cabanes à point nommé, et quelque temps qu'il fasse, traverser un espace notable qu'il y a de leur Bourg à notre demeure, nuds pour la plupart comme la main, excepté une simple peau qu'ils ont sur le dos en forme de mante, et dans la rigueur de l'hyver, quelques peaux à l'entour de leurs pieds et de leurs jambes.

“ Mais surtout quand on les voit se mettre à genoux, ce qui leur est une posture du tout estrange et extraordinaire, faire leurs prières à haute voix en la présence du saint Sacrement, et se communier pesle mesle avec nos Français, il faut confesser que le contentement est tel, que le centuple là-dedans nous est richement payé, et au-delà, et que nous n'aurons jamais sujet d'estre en peine de voir en ce point accomplies les promesses de l'Evangile. ”

Comme ils prêchent par l'exemple aux chrétiens d'aujourd'hui, ces premiers colons de la Nouvelle-France, et surtout, ces pauvres barbares, nouvellement régénérés dans les eaux du salut ! Ils bravent les intempéries des saisons, franchissent des distances considérables par des chemins impraticables, et cela pour assister au saint sacrifice de la messe, visiter le divin Prisonnier et se nourrir du Pain des élus. Tandis que nous, souvent, à deux pas de cette source de grâces, nous dédaignons d'aller y puiser, nous en dispensant facilement sous mille prétextes futiles, quand nous n'allons pas jusqu'à profaner le jour du Seigneur. Profitons donc de ce bel exemple, si nous ne voulons pas rougir un jour, devant ces enfants des bois devenus des adorateurs du Roi des rois, de notre coupable indifférence, et rendre inutile le sang précieux que le Fils de Dieu a répandu jusqu'à la dernière goutte, pour notre salut.

MARIE AYMONG.

PANIS VIVUS

(Suite et fin)

Rien ne me sa-tis-fait dans ce vaste u-ni-
 Qu'il est long mon ex-il! ah! quand viendra le

vers : Le monde à mon a-mour
 jour Où, bri-sant les li-ens

a'est qu'une terra - ri - de. J'ai soif du vrai bon-
 qui la tiennent cap-ti - ve. Mon âme i - ra, Sei-

Marqué.
 heur et son ca-lieo est vi - do
 gneur, à vos torrents d'eau vi - ve

Ah! qui me nour-ri - ra
S'é - - ni-vrer et goût - ter

Doloroso. Rallent.

dans ces tris - tes dé - serts.
les dou - ceurs de l'a - mour.

Diminuendo. Rallent.

Je voulus contenter mes immenses désirs,
Mais je ne fis qu'accroître une ardeur dévorante ;
Aucun bien ne remplit mon âme défaillante ;
Qu'elle est trompeuse, hélas ! la coupe des plaisirs !..
Pain vivant ! etc.

Si vous fîtes nos cœurs pour des biens passagers,
Pourquoi n'y trouvent-ils, Seigneur, qu'insuffisance ?
Donnez-leur des Elus la divine substance,
Dieu d'amour, s'ils ne sont ici-bas qu'étrangers !
Pain vivant ! etc.

Qu'il est long mon exil ! ah ! quand viendra le jour,
Où, brisant les liens qui la tiennent captive,
Mon âme ira, Seigneur, à vos torrents d'eau vive,
S'enivrer et goûter les douceurs de l'amour
Pain vivant ! etc.



APPARITION

DE L'ENFANT-JESUS DANS L'HOSTIE

à Syracuse, Etats-Unis, le 21 Mars 1898.

Voici les faits authentiques de cette merveilleuse apparition, racontés par le Rév. Mr Thibault, curé de la paroisse même où elle eut lieu il y a deux ans, et témoin oculaire du prodige :



U mois de mars 1898, j'eus la bonne idée d'installer un *Enfant Jésus miraculeux de Prague* dans notre église, peu avant la solennité de nos Quarante Heures. A l'ouverture de ces dernières, j'avertis mes paroissiens de diriger principalement leur dévotion vers le T. S. Sacrement, durant l'exposition. Le sermon du premier soir fut sur la présence réelle de *Jésus Enfant* dans la sainte Eucharistic, avec toutes ses amabilités et ses grâces. C'était le dimanche soir. Or le lendemain dans l'après-midi, deux enfants de chœur, qui avaient communie la veille, faisaient leur heure d'adoration dans le sanctuaire. Assis sur des tabourets, ils étaient devenus un peu distraits et nonchalants, lorsqu'une pieuse dame, qui était agenouillée à la sainte table près d'eux, dit tout bas à l'oreille de l'un d'eux : " Mon enfant, sois donc plus attentif ; ne vois-tu pas le petit Jésus devant toi qui te regarde ? " Instinctivement l'enfant lève les yeux vers le T. S. Sacrement et laisse échapper cette exclamation : " Oh ! l'Enfant Jésus ! " En même temps, son petit compagnon ainsi que la dame, levant les yeux, aperçoivent à leur grande surprise la même vision dans la sainte hostie de l'ostensoir. L'image de l'Enfant Jésus de Prague ressortait parfaitement sur le fond blanc de l'hostie, entourée de rayons lumineux. C'était bien le petit Roi de Prague avec sa couronne, son manteau sacerdotal, le monde sur la main et les doigts levés pour bénir.

L'effet fut des plus saisissants. Tous trois demeurèrent comme ébahis en face de ce spectacle ; leurs yeux ne pouvaient se rassasier de dévorer le charmant Enfant qui leur souriait avec une grâce divine. C'était vraiment ravissant, céleste, divin. Revenue de sa première impression, la dame va prévenir d'autres personnes dans l'église. On pouvait voir, du corps de

l'église ; mais pour s'assurer davantage, plusieurs viennent s'agenouiller au pied de l'autel, et on constate unanimement le même prodige.

J'étais au confessionnal, situé au fond de l'église ; et ayant eu un moment de répit, j'en profitai pour passer un instant au presbytère, sans avoir rien remarqué. C'est là qu'on vint me dire ce qui se passait d'étrange à l'église. Sans m'en moquer, je leur dis de ne pas se faire illusion. J'y vais avec peu de foi, et à mon grand étonnement, je constate la vérité de l'apparition. Je ne saurais décrire l'impression que j'éprouvais ; impression sensible ou nerveuse certainement, mais aussi impression intérieure d'adoration et d'amour, telle que je n'en avais pas encore connue. Je regarde, je regarde encore ; il n'y avait pas lieu de douter, c'était évident ; et pourtant je n'osais crier au miracle, me disant en toute humilité que nous ne saurions être favorisés d'un tel privilège ; tout de même, comment expliquer cela ? Je pris le parti de ne rien dire et d'attendre. De retour au confessionnal, je vois les pieux visiteurs s'approcher tour à tour de l'autel et contempler longuement la *présence visible* de l'Enfant Dieu. Les deux enfants de chœur retournent à la maison et racontent à leurs parents ce qu'ils ont vu. L'un d'eux faillit recevoir une raclée pour avoir maintenu son avancé, malgré les remontrances de son père. Vers six heures, je me prosterne de nouveau en passant devant l'autel. Rien n'est changé. J'adore en silence, en me promettant de ne faire aucune démonstration. J'étais à peine rentré au presbytère que déjà m'arrive un reporter de journal pour me demander des informations au sujet d'un certain miracle à l'église Saint-Joseph. La nouvelle s'était répandue comme l'éclair. Je n'osai affirmer ni nier quoi que ce soit. Avant l'office du soir, je vois arriver en courant les enfants de chœur qui venaient voir l'Enfant Jésus, sur le récit de leurs compagnons. Tous le virent avec émotion, et n'eurent qu'une voix pour dire : " C'est bien lui ! "

Cependant la foule arrive pour l'office du soir ; je me rends à l'autel un peu avant le temps pour dire le chapelet en commun. A genoux sur le marche-pied, mes yeux restent rivés sur la sainte hostie, où se manifeste encore le divin Enfant à mes yeux éblouis. Je crois en moi-même et pour moi, avec réserve, n'osant prendre sur moi de me prononcer sur un fait surnaturel de ce genre. Or, en disant le chapelet, je m'aperçois que la divine Image s'efface peu à peu, graduellement, insensiblement. Sur la fin du chapelet tout est disparu, et la sainte hostie reprend sa blancheur ordinaire. Ce soir-là, dans mon instruction, je ne dis pas un mot du fait miraculeux. Dès le lendemain, la

nouvelle avait fait le tour de la ville et bientôt le tour des Etats-Unis et du Canada. Les commentaires allèrent leur train. Alors je crus de mon devoir d'insérer un article dans les journaux, pour établir les faits dans leur véracité. Depuis lors, la dévotion à l'Enfant miraculeux de Prague s'est répandue parmi nous, et nombre de faveurs spirituelles et temporelles sont obtenues tous les jours.

Vive l'Enfant Jésus de Prague !

B. C. THIBAUT, Ptre.

Curé de l'église canadienne de St-Joseph,
Syracuse, Etats-Unis.

➤ TRAITES ❖ ET ❖ EXEMPLES ◀

 aimable industrie. — Ste Elisabeth de Hongrie, encore enfant, disait parfois à ses jeunes compages au milieu de leurs jeux : “ Voyons celle de nous qui courra plus vite d'une seulé jambe. ” Et elle partait la première, dirigeant la petite bande vers l'église. Puis elle disait à ses compagnes : “ Maintenant que nous sommes près du Bon Dieu, allons le visiter. ” Aimable et sainte industrie dans une enfant !

Le Roi de la terre et des mers. — Canut, roi d'Angleterre, se promenait sur le rivage avec quelques-uns des gens de sa cour, quand l'un d'eux, pour le flatter, lui donna le titre de roi de la terre et des mers. C'était le moment du flux, où la mer montait. Canut s'assied et ordonne à la mer de ne pas venir jusqu'à lui, mais déjà l'eau, s'élevant, couvrait ses jambes. Les courtisans le prient de s'éloigner ; il le fit et leur dit : “ Vous voyez bien que je ne suis pas le roi de la terre ni des mers, ” et les conduisant à une chapelle voisine : “ Venez, leur dit-il, adorer le vrai Roi de l'univers. ”

L'art d'apprendre. — Saint Jean Berchmans, âgé de sept ans seulement, fut envoyé par ses parents à une école voisine pour y recevoir les leçons d'un maître chrétien. Bientôt, sa grand'mère s'aperçut qu'il se levait et sortait de la maison bien avant l'heure de la classe, et comme elle lui en demandait la raison : “ Ma bonne mère, répondit-il, j'ai obtenu de servir deux ou trois messes de grand matin avant de me rendre à l'cole, pour que le Bon Dieu m'accorde la grâce d'ap-

prendre et retenir mieux mes leçons. ” Aussi, son maître qui lui survécut et dont le témoignage fut invoqué pour la béatification du saint écolier, était-il dans une égale admiration de ses progrès et de sa piété.

Les petites vagabondes. — Au Congrès eucharistique d'Avignon, M. l'abbé Hautin, vicaire général d'Orléans, a rendu compte d'une Œuvre établie dans cette dernière ville, pour préparer à la première Communion les petites vagabondes recueillies dans la rue par des dames charitables. Il a montré quelle transformation merveilleuse la grâce de Dieu et l'action des Zélatrices, patientes autant que dévouées, opèrent en quelques mois sur ces pauvres enfants. Puis il a cité le fait suivant :

“ Aux approches de la première Communion, les futures premières communiantes font, chaque jour, quelques sacrifices d'obéissance, de travail, de piété, d'une vertu quelconque, pour Jésus-Eucharistie.

“ Ces sacrifices sont comptés, et les maîtresses déposent dans une urne destinée à cet usage un nombre de grains de blé égal à celui des actes méritoires accomplis pendant la journée.

“ La semaine de la première Communion, les grains de froment sont réduits en farine, et cette farine devient la matière des Hosties qui sont consacrées, au jour béni de la première Communion. ”

Ainsi ce sont de pauvres enfants qui achètent, au prix de leurs travaux et de leurs sacrifices, la matière de l'Eucharistie qu'elles reçoivent pour la première fois.

Avec quelle suavité ce Jésus qu'elles ont mérité, ne doit-il pas venir chez elles ! Et quel souvenir ne garderont-elles pas de cette joie vraiment céleste !

Comment on fait la réparation. — C'est en 1863. Aux approches de la fête de l'Immaculée-Conception, un de ces enfants que Mgr de Ségur aimait comme ses fils et qui l'appelaient leur Père, vint se jeter à ses genoux, bourrelé de remords, et lui avoua qu'avec quatre de ses camarades, poussés par je ne sais quelle inspiration diabolique, ils s'étaient permis de profaner le Saint Sacrement. Le malheureux avait accompli son crime, et, se faisant horreur à lui-même, il venait se confesser. Mgr de Ségur ne dit rien, et donna l'absolution au coupable repentant, lui imposant pour toute pénitence un seul *Ave Maria*. — “ Comment ! cela seulement, mon Père ? lui dit l'enfant presque effrayé de ce calme et de cette indulgence inouïe. ” — “ Oui, reprit gravement Mgr de Ségur. Va en paix et ne pêche plus ; je me charge moi-même du surplus de l'expiation. ” Il s'en chargea, en effet, et de quelle manière ! Pendant quinze ans, malgré

toutes ses fatigues, il se releva la nuit, passant une ou deux heures devant le Saint Sacrement, couvert d'une coule de trappiste dont il pouvait se revêtir lui-même, sans éveiller son valet de chambre.

Respect des turcos pour une église. — Un bataillon de turcos arrivait dans une ville de Piémont ; on leur offrit l'église pour camper. Mais un des chefs, malgré sa fatigue et l'heure avancée de la nuit, répondit : " Nous allons à l'église pour y prier, et non pas pour y dormir. " Et le bataillon coucha à la belle étoile. Quelle sublime leçon nous donne pour le respect des temples ce courageux militaire !

Le roi Charles-Albert servant la Messe. — Dans tous les temps on a vu les plus grands personnages, les plus illustres savants, les plus nobles seigneurs et les rois eux-même ambitionner la faveur de venir s'agenouiller au pied de l'Autel et de servir le Prêtre pendant le Saint-Sacrifice. Il n'y a pas longtemps encore, dans une église d'Italie, un Prêtre, déjà revêtu de ses ornements sacrés, attendait, pour commencer la Messe, le retour de son clerc qui avait disparu. Tout à coup un inconnu, aux manières distinguées et portant à la boutonnière le ruban des ordres les plus célèbres, s'approche de l'Autel, et dit au Prêtre : " Monsieur l'abbé, permettez-moi de remplacer votre clerc. " L'offre est acceptée. La Messe se dit, et l'inconnu s'acquitte de ses fonctions avec une vraie piété. Mais quel ne fut pas l'étonnement du Prêtre, lorsque, voyant de plus près son servant, il reconnut le roi ! C'était Charles-Albert, roi des Etats-Sardes.

Protection de l'Eucharistie. — Un prêtre nommé Montegazon, chassé par la Révolution française de sa demeure, s'en allait de village en village, administrant les secours de la religion, souvent entre deux batailles. Après plusieurs nuits sans sommeil passées auprès des blessés et des mourants, on vint l'avertir qu'une bande de brigands le cherchaient, et allaient l'atteindre. L'excès de la fatigue le rendait incapable de fuir. " Mon Dieu ! s'écria-t-il en se mettant à genoux, et en détachant de son cou un médaillon qui contenait la sainte Hostie, vous savez que je ne puis plus marcher : voici bien des jours que je vous garde ; c'est à vous maintenant de me garder. " Puis il s'endort, plein de confiance. Des soldats passèrent et repassèrent près de lui sans l'apercevoir. Placez aussi la sainte Eucharistie dans votre cœur ; le Dieu qu'on y reçoit le gardera contre les attaques des passions, des scandales, contre les coups du démon qui cherche à s'en emparer.



LA MORT DE SAINT JOSEPH

